



**COMPTE RENDU DE LA CONFERENCE-DEBAT**  
**Mercredi 26 novembre 2008**  
**Hôtel Cathédrale**  
**Strasbourg**

**LA MIXITE DES EMPLOIS :**  
**LE REFUS DES STEREOTYPES**

**Invités :**

**Madame Evelyne GALL-HENG, Mandataire judiciaire**  
**Madame Frauke HOLTZ, Plâtrière chez Stenger plâtre et staff**  
**Madame Virginie JELTSCH, chargée de mission académique à l'égalité des chances**  
**entre les filles et les garçons (excusée pour raisons familiales)**  
**Monsieur Emmanuel ROTH, (homme) sage-femme en milieu hospitalier**

**Le médiateur est Madame Nadia AUBIN, journaliste.**

Après avoir remercié les personnes qui l'ont aidée à préparer cette soirée à savoir Madame **Anka WESSANG** du Club de la presse, **Madame TREGUER** et **Madame DIRRINGER** de la DRDF, ainsi que les différents intervenants et **Nadia AUBIN**, la Présidente de l'association organisatrice (IWR), **Claudine PIERRON**, nous présente le thème de cette soirée et la raison de ce choix.

**Claudine PIERRON :**

Pourquoi ce thème sur la mixité des emplois : le refus des stéréotypes ?

Après que la parité se soit plus ou moins imposée dans pas mal de secteurs, tout laissait supposer que les femmes avaient les mêmes droits que les hommes et que le problème était réglé. Effectivement beaucoup de femmes ont été élues dans les Conseils municipaux, mais bien peu ont accédé à des fonctions de responsabilité. **L'égalité de droit n'est pas l'égalité de fait**, les textes n'étant pas toujours appliqués. Il semble que dans beaucoup de pays très différents tant par leur aire géographique que par leur développement économique, l'inégalité dans le travail entre hommes et femmes est partout la même.

*Association pour les Droits de la Femme*  
*137 rue Boecklin 67 000 STRASBOURG*  
*[WWW.international-women-rights.org](http://WWW.international-women-rights.org)*  
*Tel 0670518496*

C'est donc de cela dont nous allons parler ce soir avec nos intervenants qui ont chacun un cursus très spécial :

Un monsieur sage-femme, une dame plâtrière, une dame mandataire judiciaire.

**Nadia AUBIN :**

Madame PIERRON, en vous écoutant parler de lois, j'ai envie de vous poser la première question :

A ce poste de responsabilité que vous avez dans votre association, pensez-vous que les hommes et les femmes, les pères et les mères des années 70, qui ont tenté une éducation égalitaire, ont su faire des fils et des filles différents ?

**Claudine PIERRON :**

Je pense que nous sommes restés sensiblement dans la même situation, c'est-à-dire que les parents font toujours une différence entre les garçons et les filles. **Quand il s'agit d'un choix professionnel, selon qu'il s'agit d'un garçon ou d'une fille, les parents réagissent différemment.**

Dès la naissance d'ailleurs la différence est déjà là. Le petit garçon aura le faire-part bleu ainsi que la layette bleue, et pour la petite fille ce sera le faire-part et la layette roses. C'est un fait de société. Nous n'avons toujours pas réussi une égalité de droits.

**Nadia AUBIN :**

Pensez-vous que, par rapport à ces droits, une solution pourrait venir des quotas, de la discrimination positive ? Quel est votre regard sur le sujet ?

**Claudine PIERRON :**

Non, je ne pense pas qu'il suffise d'instaurer des quotas pour que ce problème soit réglé. C'est un problème qu'il faut reprendre à la base, notamment dans l'éducation nationale où tout est stéréotypé. Les livres pour enfants, les manuels scolaires, les parents même, tout est à revoir dans ce sens là. Mais il ne s'agit cependant pas de vouloir un niveau égalitaire et ne pas reconnaître la différence entre les hommes et les femmes. Cette différence existe, elle est bénéfique, elle est agréable, elle permet de bien vivre.

**Nadia AUBIN :**

Voilà qui ouvre le débat des droits.

Nous avons un plateau resserré mais de qualité avec des parcours pas classiques du tout, des personnes qui ont poussé les portes de secteurs d'activités et de métiers qui étaient des chasses gardées d'hommes ou de femmes.

Je m'adresse à vous Madame HOLTZ :

Quand on attend le plâtrier et que l'on voit arriver une jolie femme, que se passe-t-il ?

**Frauke HOLTZ** :

La première question est : qu'est-ce que je fais sur le chantier, si ce n'est pas trop lourd pour une femme et si le métier me plaît.

Ce n'est pas trop lourd et bien sûr que le métier me plaît puisque je travaille sur le chantier.

Ce sont toujours ces questions que posent les hommes, et les femmes sont toujours étonnées qu'une femme puisse exercer ce métier.

**Nadia AUBIN** :

Monsieur ROTH, un homme sage-femme, un sage-homme, comment peut-on dire, c'est un peu troublant. Est-ce que cela est un problème pour vous ?

**Emmanuel ROTH** :

Un problème à proprement parler non.

Il y a eu beaucoup de propositions au moment où la profession s'est ouverte aux hommes et **le terme consacré est "homme-sage-femme"**.

Par rapport à la notion de droits dont vous parliez tout à l'heure, c'est une profession qui a mis beaucoup de temps à se mettre en conformité avec le Traité de Rome\*<sup>1</sup>, puisqu'elle n'est ouverte aux hommes que depuis 1982.

J'y suis entré 20 ans plus tard et je ne peux pas parler de portes que j'ai dû ouvrir puisque j'avais eu des prédécesseurs.

Il est vrai qu'au départ il y a beaucoup de questions redondantes, de l'étonnement, une surprise au-delà de laquelle il faut toujours aller, étant donné que l'on se trouvera dans un contexte d'intimité maximale dans ces heures là.

Indépendamment du versant technique et du versant d'accompagnement inhérents à ce métier, il y a un travail à faire pour justement faire passer cette première impression de surprise et **mettre en avant la fonction plutôt que le genre**. Ce n'est pas comparable avec le gynécologue ou l'obstétricien de qui l'on n'attend pas la même chose dans ce genre de moment et le fait que ce soit un homme ou une femme ne change donc pas grand-chose.

**Nadia AUBIN** :

Evelyne GALL, non seulement vous êtes mandataire judiciaire, mais vous êtes connue et évoluez dans des sphères sinon de pouvoir, du moins de décisions.

Est-ce que cela a été difficile pour vous de suivre ce parcours en droit et comment êtes-vous perçue par vos confrères ?

**Evelyne GALL** :

Il faut peut-être démarrer par la genèse de mon parcours qui remonte à la fin de mes études de droit en 1976. C'était une période où bien sûr on parlait déjà des droits de la femme mais la parité n'était pas encore d'actualité.

En ce qui me concerne, je suis entrée dans ce métier après mes études de droit, de manière pour moi très naturelle. C'est ce que j'avais envie de faire, j'étais très attirée par le monde du droit des affaires. Sans entrer dans le détail, mon métier consiste donc à m'occuper des

entreprises en difficulté. A l'époque où j'ai démarré, d'abord en tant que stagiaire car il y a tout un cursus de stages, examen national et autres, ce métier s'appelait *syndic de faillites*.

Je ne m'étais jamais posé de questions. Je me suis rendue compte que les autres s'en posaient pour moi, quand un de mes futurs confrères (j'étais encore stagiaire et j'assistais à une audience au tribunal où je suivais un dossier pour le compte de mon maître de stage) m'a demandé si je voulais vraiment faire ce métier. Je trouvais un peu stupide de poser cette question alors que j'étais stagiaire. Quand je lui ai dit que oui, il m'a répondu que cela n'était pas un métier pour une femme. Le décor était déjà planté !

Une autre anecdote (j'en ai vécu un certain nombre comme sans doute les intervenants ici présents). Lorsque je me suis présentée à l'examen professionnel national (après les études de droit et la période de stages), je me suis retrouvée au Tribunal de commerce de Paris où se déroulaient les épreuves, avec la particularité d'être une femme et, de plus, enceinte de 6 ou 7 mois ! Alors que, debout, nous attendions l'épreuve des oraux, la secrétaire des examens est venue me mettre une chaise dans le couloir en me disant que, étant donné mon état, j'avais droit à cette faveur.

Quand je suis entrée dans la salle pour passer les épreuves, les examinateurs, qui étaient des Présidents de tribunaux de commerce, des Magistrats de la Cour de cassation et des confrères aussi, m'ont regardée curieusement en se disant que non seulement j'étais une femme mais en plus j'allais être incessamment mère de famille alors, qu'est-ce que je faisais là !

Ce sont ces anecdotes qui m'ont permis de constater qu'en fait il ne paraissait pas normal qu'une femme rentre dans ce métier qui à cette époque était essentiellement masculin.

### **Nadia AUBIN :**

Quelles sont les raisons qui vous ont motivée, donné envie d'aller là. Pourquoi pas un métier vraiment très féminin ?

### **Evelyne GALL :**

C'est un concept. Dès le départ, j'étais intéressée par le monde de l'entreprise, des affaires en général. La formation juridique que j'avais suivie me plaisait beaucoup et m'avait permis de découvrir ce que nous appelons le droit des affaires. En étant étudiante, j'ai été plus précisément amenée à travailler, comme souvent les étudiants durant les périodes d'été, dans une étude de syndics. J'ai pu voir sur le terrain en quoi consistait ce métier qui me tentait parce que cela touchait au monde de l'entreprise, en alliant à la fois le juridique et l'entreprise avec la possibilité de voir toutes les tailles d'entreprises.

J'avais dès le départ l'idée précise de faire ce métier et j'ai continué tout naturellement mon cursus, sans me poser la question si c'était un homme ou une femme qui devait faire ce métier.

**Je reste persuadée que les gens sont bons et performants dans leur métier en fonction de la personne et non pas de son sexe.**

### **Nadia AUBIN :**

Est-on crédible quand on est une femme ? Est-on perçue comme telle ?

**Evelyne GALL :**

Crédible oui.

Mais vous parliez de la parité. Au niveau politique, il est bien connu que dans les conseils municipaux, les services droit de la famille, droit de l'enfance sont donnés aux femmes et pas forcément des sujets qui paraissent plus spécifiquement masculins. Je pense que toutes les femmes peuvent en témoigner pour certains métiers.

Il est vrai qu'au démarrage de mon activité, j'ai connu une petite tendance naturelle des Présidents de juridiction qui nous confient des dossiers, à nous donner les dossiers de cas sociaux, etc., en considérant qu'une femme pouvait plus facilement traiter ce genre de problèmes.

Il faut faire ses preuves pendant un certain nombre d'années et démontrer aux gens qui vous donnent du travail que vous savez tout traiter y compris le cas d'une fonderie, d'une usine de construction métallique et pas uniquement des magasins de vêtements ou d'autres cas qui sembleraient plus spécifiquement féminins.

**Nadia AUBIN :**

Et pour vous Frauke HOLTZ, comment cela se passe aujourd'hui, êtes-vous crédible, est-ce que c'est plus difficile, est-ce qu'on vous regarde toujours uniquement comme une femme jolie et soignée ?

**Frauke HOLTZ :**

Pour moi, cela n'a jamais été très difficile dans les différents apprentissages que j'ai fait.

J'ai commencé en Allemagne. Mon patron avait une préférence pour les filles avec qui il avait déjà eu de bonnes expériences. Mon apprentissage c'est bien passé, j'ai même passé mon examen avant les autres.

Ma seconde expérience c'est avec mon patron actuel Monsieur WEREY\*<sup>2</sup> qui avait déjà une bonne expérience avec des jeunes filles avant moi et je n'ai jamais eu de difficultés.

C'est plutôt moi qui suis dure avec moi-même. Dans ma formation actuelle de staffeuse, je ne sais pas encore tout faire mais je veux que tout soit parfait, même si les autres trouvent que ce que je fais n'est déjà pas mal. Je veux être aussi bonne, voire meilleure, qu'un homme. Une femme peut-être dans le bâtiment, charpentière, mécanicienne, menuisière. Dans chaque corps de métier je connais des femmes et nous voulons arriver mieux qu'un homme.

**Nadia AUBIN :**

Et les clients, comment vous regardent-ils ? Faut-il leur prouver aussi trois fois plus ?

**Frauke HOLTZ :**

Non. Ils sont déjà étonnés de voir des femmes et ils trouvent cela très bien et je remarque que vis-à-vis du client, une fille est plus présentable, elle a toujours une bonne tenue, le sourire, elle est charmante, et les garçons n'ont pas forcément ces bonnes habitudes.

**Nadia AUBIN :**

Emmanuel ROTH, est-ce que le fait d'être un homme est un atout pour travailler dans votre milieu professionnel ?

**Emmanuel ROTH :**

Je ne sais pas si l'on peut parler d'atout. Nous sommes tous ici dans la nécessité et la volonté de prouver un peu plus que nous sommes capables de gérer toutes les situations.

Dans le contexte hospitalier, on assigne une espèce d'étiquette de technicité aux hommes plus qu'aux femmes, contrairement à ce qui relève de l'humain, de l'accompagnement, d'une capacité maternante. Il nous faut aussi faire nos preuves dans ces disciplines, cela prend du temps. Nous n'avons pas envie de nous cantonner sur un seul terrain, mais de ratisser un peu plus large et de montrer qu'il y a une valeur intrinsèque, quel que soit le domaine auquel nous nous intéressons.

En fait, ce n'est pas un atout tout de suite. Vous parliez des garçons qui ne font pas beaucoup d'efforts, nous avons de la chance, nous sommes tous en "pyjama", nous avons tous la même tenue, mis à part peut-être une barbe de trois jours.

Mais il est vrai que nous sommes attendus au tournant, en espérant la "boulette" qui permettra de dire : tu n'es pas à ta place. Mais pour peu que la trace laissée par une période de stage de 3 semaines sur une année soit bonne, elle va durer plus longtemps.

**Nadia AUBIN :**

Y a-t-il d'autres hommes avec vous ?

**Emmanuel ROTH :**

Je suis entré à l'école de sage-femme quand il y avait encore un concours externe, donc anonyme avec un seul garçon par promo depuis 12 ans. Le recrutement a changé récemment puisqu'il faut passer par une première année en faculté de médecine. Il y a aujourd'hui plus de garçons à l'entrée mais pas plus à la sortie. Dans la structure où je travaille, j'étais seul jusqu'à l'année dernière. En juillet 2007 nous sommes passés à 2 et en juillet 2008 à 3.

**Nadia AUBIN :**

Comment expliquer le fait qu'il y ait pas mal de garçons à l'entrée mais très peu à la sortie. Quelle est votre analyse pour expliquer ce déficit.

**Emmanuel ROTH :**

Il y a un écrémage qui n'est pas de la pression psychologique avérée mais lié à une situation difficile, au fait d'être confronté à des situations auxquelles on ne s'attend pas.

Quand je suis entré dans cette formation, je ne savais pas du tout ce qu'il y avait derrière et je n'ai compris que très tard ma motivation. En fait, je n'avais passé que ce concours là alors que j'avais la possibilité d'en passer d'autres. Suite à une série de coïncidences, j'étais sur une liste complémentaire, j'avais déjà commencé à m'orienter vers un cursus complètement différent (lettres), je n'ai été appelé que 3 jours avant la rentrée. Je suis donc arrivé avec mes

doutes, après une longue période d'incertitude et d'échecs derrière moi. J'ai trouvé une sage-femme enseignante qui était une femme de très grande valeur avec une expérience de vie personnelle fantastique, et qui m'a pris avec mes hésitations. Si elle n'avait pas été là, je crois que je serais parti.

Par rapport à ceux qui abandonnent le cursus, il y en a pas mal, il faut remarquer que les filles savent très vite, à la fin de la première année ou éventuellement la deuxième, si elles sont faites pour ce métier. Pour les garçons, cela est beaucoup plus tardif. Ils sont plus hésitants, avec en toile de fond cette nécessité de légitimer leur présence. J'en ai vu plusieurs s'arrêter un mois avant le diplôme final. C'est un effet d'échéance et il y a des revirements assez brusques.

### **Nadia AUBIN :**

Dans vos trois parcours, il y a effectivement de l'audace, même beaucoup de culot, vous êtes un peu des pionniers.

Quand vous parliez de cette enseignante qui a été déterminante pour vous Emmanuel ROTH, je me demandais s'il n'y avait pas eu un modèle pour chacun de vous soit dans ou hors de la famille qui vous aurait aidé ou servi d'aiguillon.

### **Frauke HOLTZ :**

Chez moi, c'étaient mes grands-parents paternels qui sont venus en Allemagne après la seconde guerre mondiale. Ma grand'mère, malgré tous ses enfants, a toujours travaillé dans la couture et mon grand-père a travaillé comme magasinier dans une entreprise de matelas. Ils ont toujours été très manuels. Pour moi c'était un exemple et je voulais faire quelque chose d'un peu plus difficile et voir ce que j'avais réussi à la fin de la journée, malgré le fait d'avoir passé dans mon enfance plus de temps chez mes grands-parents maternels qui avaient un salon de coiffure donc un métier plus féminin. Je me suis orientée carrément de l'autre côté, vers le bâtiment.

### **Evelyne GALL :**

Je ne me suis jamais posé la question. Je suis fille de commerçant, donc de chef d'entreprise qui a connu des hauts et des bas avec des périodes bonnes et d'autres moins. Sans m'en rendre compte j'ai donc connu les problèmes que peuvent rencontrer les entreprises dans leur vie économique. Cet aspect là a fait que j'ai été attirée par le monde des affaires et du commerce. En parallèle, sans être juriste, avant de se marier ma mère avait travaillé dans le monde juridique. Sans le vouloir, c'est peut-être finalement un mélange des deux puisque dans mon travail je mixe l'économique et le juridique. J'ai été baignée dans cela et c'est sans doute un élément qui a été déterminant dans mon choix.

### **Emmanuel ROTH :**

A titre d'exemple familial, après avoir débuté je me suis rendu compte qu'il y avait une sage-femme dans la famille. Mais ce sont plus des parcours, des gens que l'on a croisés, à la faveur d'une phrase dont on se rappelle des années après et qui prend une résonance particulière. Personne ne m'a dit : je te vois bien là dedans.

A postériori, il y a des maîtres à penser et nous en sommes avides.

La formation médicale telle qu'elle est faite aujourd'hui à tous les niveaux est très loin d'un compagnonnage et d'une relation maître/élève, alors que cela serait infiniment plus précieux. Quand vous rencontrez des gens qui vous inspirent quelque chose de particulier, vous essayez toujours de vous en rapprocher.

### Nadia AUBIN :

J'ai posé cette question parce que dans les débats que j'anime, lorsqu'il s'agit d'orientation professionnelle, de scolarité de collégiens, il arrive souvent que les jeunes ne savent pas vers quoi aller car dans leur milieu, il n'y a pas de diversité de métiers, ils ne connaissent pas les métiers, ils n'ont pas d'exemples.

Au niveau de l'orientation, quelles sont les filières vers lesquelles vont les filles, les garçons ?

### Claudine PIERRON :

Il est avéré que les **filles réussissent mieux que les garçons** et sont souvent plus diplômées qu'eux. Leur taux de réussite est supérieur dans toutes les filières. Dans le groupe des 25/34 ans, 25% des jeunes filles ont un diplôme de niveau supérieur à bac +2 pour seulement 20% de garçons<sup>\*3</sup>. En France, le nombre de femmes titulaires d'un diplôme scientifique de haut niveau universitaire est supérieur à celui de la moyenne de l'OCDE (1527 pour 971).

Les femmes se cantonnent cependant dans certains secteurs.

Dans l'enseignement, elles sont 64,7% avec une majorité (81%) dans le premier degré, certains se demandant si cela ne renforçait pas les stéréotypes sociaux, la maîtresse d'école prenant le relais du rôle de la mère.

Elles sont 80% dans le secteur social et la santé, 70% dans l'éducation et les services à la personne.

Il semblerait qu'aujourd'hui 75% de femmes composent les effectifs de l'Ecole nationale de la magistrature mais seulement 2 femmes Procureur général et 4 à la Présidence d'une cour d'appel.

Les femmes sont concentrées dans 10 familles de métiers sur 86 alors que selon l'INSEE elles représentent 46,5% de la population active. Dans le modèle suédois dont on nous parle tellement, les femmes se situent seulement dans 3 secteurs de travail et souvent à temps partiel.

En revanche, les écoles paramédicales et sociales ont un effectif de seulement 16,7% d'hommes.

On estime qu'il faut atteindre un seuil de 10% de femmes cadres dirigeants pour qu'une entreprise devienne attractive pour une femme. Ce n'est qu'au-delà du seuil de 30% de femmes dans une profession qu'une réelle mixité peut s'instaurer. En deçà de 15%, les femmes restent isolées au risque d'être surexposées et d'avoir tendance à se conformer au modèle masculin.

Dans les filières scientifiques, techniques et les métiers de l'industrie elles ne sont que 10% et seulement 9,5% dans l'armée et la police.

La proportion de femmes parmi les créateurs d'entreprise reste inférieure à 30%.

En Europe une femme sur trois travaille à temps partiel pour un homme sur dix. Cela est lié au fait de devoir s'occuper des enfants, de prendre en charge les parents âgés dépendants.

La femme a un cursus professionnel en pointillé alors que celui de l'homme est linéaire et il est peut-être difficile pour elle de faire valider les acquis.

**Intervenant salle, Madame TREGUER :**

La difficulté pour les femmes, ce sont les interruptions qui empêchent un suivi.

Pour la validation des acquis il suffit d'avoir trois ans d'activité dans une profession et au niveau de cette validation, les femmes aujourd'hui sont majoritaires.

C'est une démarche qui n'est pas évidente, où il faut travailler sur son propre bilan, sur ses propres compétences et cette démarche d'introspection est peut-être plus aisée pour les filles.

**Claudine PIERRON :**

Il existe également un problème au niveau des métiers qui se sont féminisés. Ils semblent être dévalorisés, comme c'est le cas en Egypte pour la médecine.

En France, la question a été posée : est-ce que les femmes sont dans l'éducation nationale parce que le niveau a baissé ou n'est-ce pas plutôt parce que les femmes sont entrées dans l'éducation nationale que le niveau a baissé...

En fait, les femmes seraient incapables de faire ce que font les hommes.

**Nadia AUBIN :**

Une chose est sûre, c'est que dans tous les secteurs d'activité qui se sont féminisés, les salaires ont été ramenés vers le bas. L'écart est toujours de 25%.

A l'écoute des chiffres que vous donnez, je déduis que les filles sont bonnes à l'école, très timides sur le terrain économique ainsi que dans la sphère publique et il y a encore du chemin à parcourir.

**Claudine PIERRON :**

Effectivement. Mais ce sont les femmes qui doivent agir. Il ne suffit pas de dire on tranche comme pour la parité, un homme/une femme, un homme/une femme. C'est aux femmes de décider, mais elles doivent aussi faire face à des réticences.

Quand elles choisissent une direction, quelle est la réaction des parents, de l'entourage ? Quand la jeune fille doit partir loin de son milieu familial pour aller étudier, les parents ne sont pas forcément d'accord parce qu'il y a des problèmes d'hébergement. Il y a beaucoup d'internats pour les garçons et très peu pour les filles.

Il faut pourtant noter que plus les femmes sont diplômées, moins le taux de chômage est différent de celui des hommes, contrairement à ce qui se passe au bas de l'échelle.

**Nadia AUBIN :**

Pour chacun de vous, puisque nous parlons de stéréotypes, quels sont ceux que vous avez dû combattre, que ce soit dans le milieu professionnel ou dans l'entourage familial et comment les avez-vous dépassés ? Vous en avez forcément connu au moins un chacun.

**Emmanuel ROTH :**

Il y en a eu plusieurs.

Le premier qui me vient n'est peut-être pas celui qui a été le plus durable ni le plus problématique.

Dans les premières années, nous n'avons pas encore de recul ou d'assurance sur le plan professionnel. Même si cela va un peu avec la réaction de surprise, j'ai été interpellé à plusieurs reprises par des couples qui mettaient de façon très visible et très forte la connotation sexuée et qui, au moment de l'accouchement, me demandaient de façon explicite si j'étais homosexuel, alors qu'à ce moment là il y avait sans doute d'autres choses à dire. Je pense que c'est un stéréotype qui a la peau dure.

### Evelyne GALL :

Il y aurait beaucoup de choses à dire. Peut-être que ce qui m'a le plus étonnée, c'est finalement le stéréotype physique. Physique par le fait que l'on devait certainement s'imaginer que pour s'occuper d'une entreprise en difficulté et aller à un Comité d'entreprise devant trente salariés ou affronter une Assemblée générale de cinq cents salariés pour annoncer que l'entreprise va fermer, il fallait quelqu'un de costaud (un homme). Moi je suis une femme, et en plus, je suis petite... C'est sans doute ce qui étonnait. Le stéréotype auquel je me suis heurtée, c'est qu'à la limite **une femme était admise mais alors il fallait qu'elle soit très masculine !**

Les premières fois où je me suis trouvée à des réunions de personnel, dans des situations où les gens sont quand même en difficultés, quand j'appelais les gens qui avaient rendez-vous avec moi, ils me disaient avoir rendez-vous avec Maître GALL, et ils étaient étonnés d'apprendre que c'était moi.

Ce n'est plus le cas aujourd'hui puisque je suis connue.

### Frauke HOLTZ :

Moi, quelque chose qui m'arrive régulièrement. Comme nous travaillons dans le plâtre, il faut nettoyer. La semaine dernière, j'étais sur un salon à Leipzig, nous étions trente entreprises françaises dont six d'Alsace, j'ai dû aspirer la moquette à la demande d'un chef d'entreprise de Strasbourg à qui j'ai tendu l'aspirateur. **En fait, c'est la femme qui nettoie.**

### Nadia AUBIN :

C'est le moment si certains parmi vous souhaitent poser des questions ou apporter d'autres éclairages. Merci de vous présenter au moment où vous prenez la parole.

### Intervenant salle. Monsieur Alain GALL :

Pour rebondir sur ce que disait Madame PIERRON sur la réussite des femmes et cet entonnoir que l'on ressent à l'arrivée, je pense qu'il y a une solution simple. Il faut que le couple, que **l'homme au sein du couple, se remette aussi en question.** Il y a peut-être un problème de salaire bien sûr. Mais vous mesdames, quand vous rentrez du travail, il ne faut pas oublier que vous avez les enfants, les courses, le ménage. **Il faut que l'homme s'implique dans la vie du ménage.**

Quand je travaillais, je faisais des efforts pour rentrer le plus tôt possible afin de pouvoir ramener les enfants de l'école. Cela ne me dérangeait pas de changer les couches, de donner

le biberon, de coucher les enfants. C'est moi qui fais les repas car ma femme travaille toujours très tard.

Pour ma part, suite à des problèmes de santé, je me suis arrêté de travailler il y a quinze ans et petit à petit je me suis intéressé à des associations, une à caractère historique ainsi que d'enfants handicapés et "Femmes remarquables d'Alsace".

Quand aujourd'hui je vois ma femme travailler, je me demande encore pourquoi je n'ai pas arrêté de travailler pour faire l'homme au foyer, pour le bien être des enfants.

Bien sûr, il y a des couples qui ont besoin de deux salaires mais dans les cas où la femme gagne plus que l'homme, il faut changer les états d'esprit.

Dans l'association "Femmes remarquables d'Alsace" nous avons une exposition et un contrat avec l'éducation nationale depuis un an et demi. Nous avons visité tous les collèges et lycées d'Alsace. Le lundi nous installions l'exposition qui a été vue par huit mille jeunes et le vendredi nous faisons des conférences. L'exposition représente une trentaine de femmes, de Sainte Odile à Katia KRAFT (vulcanologue) et Anne SPOERRY (pilote d'avion), qui sont des femmes ayant fait du travail "d'homme". Ces exemples de femmes peuvent un tant soit peu donner des envies aux jeunes pour les tirer vers le haut car la grande majorité d'entre eux manque d'ambitions.

Il faut faire passer le message. Il faut de l'ambition dans la vie, il faut former un couple certes uni mais avec une implication des deux.

### **Intervenant salle. Madame Iwona CICHALEWSKA :**

Je suis psychothérapeute.

Je travaille avec des personnes sur l'image de soi. Quelle image les hommes et les femmes ont-ils d'eux-mêmes ? Comment intégrer cette image et qu'en fait-on ensuite. Sommes-nous prêts à intégrer le statut d'homme au foyer ou homme sage-femme ?

Quelle confrontation dans la société avec ses clichés et ses stéréotypes ? Comment rester soi-même.

Je pense qu'il est important de réfléchir sur comment aider les jeunes femmes aujourd'hui à se créer une image positive d'elles et peu importe qu'elles soient plâtrières, ouvrières, professeurs ou magistrats. **Nous sommes ce que nous sommes.**

### **Nadia AUBIN :**

Emmanuel ROTH, comment faites vous pour ne pas être déstabilisé dans votre identité, lorsqu'on vous dit que sage-femme, ce n'est pas terrible, que vous devez être homosexuel ?

### **Emmanuel ROTH :**

Il y a donc deux choses qui me donnent envie de réagir. D'une part, quelle influence mon métier a-t-il sur la personne que j'étais et, d'autre, part quelle influence le fait d'être père a-t-il sur la personne que j'étais.

Pour avoir dans mon couple un partage et une répartition que nous essayons de rendre le plus homogène possible, à mes yeux, il est plus facile d'aller travailler.

Dans mon couple, nous travaillons tous les deux et à chacune des trois naissances la question du congé parental s'est posée et c'est toujours ma compagne qui l'a pris.

En termes de charge de travail, un plein temps professionnel et un plein temps familial, ce n'est pas du tout la même chose, ce n'est pas le même plein temps !

Quant à l'image de soi et comment susciter chez les jeunes femmes une image positive de soi indépendamment de la profession, il est sûr que le caractère que l'on retrouve de toujours vouloir en faire plus et montrer que l'on vaut au moins autant que l'autre, va avec le stéréotype social, avec l'idée d'un plus, qu'il faut aller vers un statut universitaire, vers une grande spécialisation, une grande maîtrise de son travail, c'est en soi une réponse à la pression sociale. C'est une façon de vouloir s'en affranchir en parlant le même langage que celui qui nous est asséné à longueur de journée.

**Evelyne GALL :**

Ce qui me paraît déterminant, c'est que, quelque soit le choix que l'on fait, si l'on ne veut pas se poser la question de savoir s'il s'agit d'un métier fait pour une femme ou pour un homme, **le point de départ est d'être bien dans sa peau** et droit dans ses bottes.

Une fois que la personne est stabilisée à ce niveau là, la suite devrait pouvoir se faire sans difficultés, avec évidemment tous les aspects qui vont se présenter, c'est à dire avoir les moyens pratiques, les moyens financiers ou se les donner.

Quand j'étais stagiaire, il n'y avait aucune réglementation sur rien, nous n'étions quasiment pas rémunérés, c'est donc mon mari qui nous faisait vivre.

Il faut donc que tout l'entourage vous permette de continuer.

**Intervenant salle. Alain GALL :**

Nous avons une réunion samedi avec Madame TREGUER. C'était un échange franco-allemand et les femmes allemandes nous parlaient des problèmes de crèches en Allemagne. Dès que la femme a un deuxième enfant, elle doit arrêter de travailler.

**Frauke HOLTZ :**

Je connais bien ce problème puisque je suis allemande. C'est moins bien organisé qu'ici.

Les mères ont du mal à trouver du travail à mi-temps. Les patrons ont peur de prendre les jeunes mamans. Il y a une vingtaine d'années, dans l'ancienne RDA, les femmes travaillaient.

Il y avait des crèches partout, même dans les grandes entreprises tout était réglé. A l'Ouest, la femme restait à la maison pour préparer les repas etc. et à l'Est, la femme travaillait, gagnait sa vie, elle était libre. Quand elle était divorcée, elle pouvait vivre seule avec ses enfants, l'image était complètement acceptée alors qu'à l'Ouest, cela n'était pas le cas. Il y avait vraiment deux images.

Les femmes qui ont un travail et dont les enfants sont occupés, en fait celles qui maîtrisent les 2 choses ensemble (travail et famille) sont bien vues, mais pour cela, il faut avoir la famille derrière soi. Ma mère a pu travailler parce que nos grands parents s'occupaient de nous pour les repas de midi.

Je crois que l'on reste soi-même quand on fait un métier qu'on aime, même s'il faut se battre au début.

J'ai rencontré une jeune fille qui souhaitait travailler dans le bâtiment mais sa mère était contre. Elle ne pouvait pas être plâtrière car elle avait une maladie des poumons. Ensuite, elle a pensé au métier de charpentière, mais son physique ne convenait pas, elle était vraiment petite et n'avait pas beaucoup de forces. Je lui ai conseillé de faire des stages, de se renseigner pour d'autres métiers dans l'électricité, le carrelage ou même comme conductrice de travaux qui se passe plus dans les bureaux mais reste attaché au bâtiment puisqu'il faut quand même aller sur les chantiers et regarder les fiches techniques.

**Intervenant salle :**

Je voudrais rebondir sur ce qui vient d'être dit par rapport aux crèches entre les deux Allemagne. Il ne faut pas oublier que l'ex RDA était sous un régime communiste, on ne peut pas parler de démocratie. Les structures sociales ont été conçues de telles manières que chacun assume sa part de responsabilité sans trop rentrer dans des univers masculins.

**Intervenant salle. Marie-Christine DOUTE :**

Dans votre cursus, vous avez commencé en Allemagne. Quelle y est la proportion des jeunes qui se forment dans le bâtiment garçons/filles ?

**Frauke HOLTZ :**

Quand j'ai commencé mon apprentissage, nous étions trois filles et nous avons réussi. Une est devenue charpentière avec beaucoup de volonté. Chez les mécaniciens, il y avait une fille. En Allemagne, les filles entrent dans le bâtiment depuis déjà un dizaine d'années, alors qu'en France cela commence seulement.

**Intervenant salle. Yves KELER :**

A propos des problèmes de la dictature et des questions sociales. Nous qui vivons dans un univers paraît-il libéral, en fait plus dictatorial qu'on ne croit, il y a des formes démocratiques. On associe toujours démocratie et progrès social. Ce n'est pas tout à fait faux mais pas forcément juste. Il est très net que nous régressons socialement dans nos démocraties occidentales. Moi je suis fils d'ouvrier et mon père gagnait beaucoup plus que moi qui suis universitaire. Les ouvriers étaient bien payés dans le temps, aujourd'hui, pas du tout et nous sommes toujours en démocratie. Quand vous regardez des dictatures comme le franquisme ou l'ex RDA à l'époque communiste vous découvrez quelque chose d'étonnant. Effectivement il y avait une dictature politique, mais il y avait des fenêtres sociales. Il y avait une réglementation qui prévoyait l'égalité entre les hommes et les femmes et cela permettait deux choses. L'écrasement des femmes dans un cas, dans les kolkhozes elles étaient réduites à rien, et inversement en Allemagne de l'est où elles avaient plus de liberté.

Quand vous étudiez le nazisme, vous avez des problèmes analogues. Dans ce système, la situation de la femme s'est plutôt détériorée alors qu'au début on parlait d'amélioration.

C'est un problème très complexe entre dictature et problème social. Curieusement, le régime politique n'est pas en corrélation complète avec la situation sociale. En Afghanistan quand les communistes avaient le pouvoir, il y avait des femmes commissaires de police. Ce n'est plus le cas avec les Taliban.

**Gérard CARDONNE :**

Je vais amener des notes discordantes sur les droits des femmes. Les femmes entrent dans la police, tout le monde est pareil, on se solidarise à 100%, etc. Moi j'étais officier et jamais je n'aurais voulu travailler avec une femme parachutiste, le poignard entre les dents, ce n'est pas pour une femme. Je me souviens de la première femme pilote d'un mirage 3 (une alsacienne), elle est passée à la télévision un 14 juillet. Quand un journaliste lui a été demandé comment elle réagirait dans un combat, elle a répondu qu'elle n'était pas là pour tuer. Pour moi, elle

n'était pas à sa place, alors que j'ai été le premier chef de corps à prendre des femmes dans l'armée. De même, je n'ai jamais vu une femme CRS.

Il faut faire attention avec l'égalitarisme à outrance. Dans un débat avec des sociologues, il a été dit qu'en médecine générale, en magistrature, en école primaire, les hommes fuient quand il y a trop de femmes.

Je regrette de ne pas avoir entendu parler du facteur de l'immigration, des facteurs religieux qui contribuent beaucoup à la position de la femme et à celle de l'homme et j'aimerais savoir si dans un métier comme le vôtre Monsieur ROTH vous avez rencontré ce problème.

### **Emmanuel ROTH :**

Ce n'est pas aussi fréquent que je l'avais supposé au départ et relève aussi du temps passé à faire oublier le genre derrière la fonction et en général, cela se dissout plutôt bien.

### **Intervenant salle. Madame Iwona CICHALEWSKA :**

Cela revient à l'image que la femme peut avoir d'elle-même et des capacités qu'elle a à exercer un métier. Si elle est physiquement apte à être CRS ou dans l'armée, pourquoi pas. C'est elle qui peut décider selon ses compétences.

### **Gérard CARDONNE :**

Un exemple très concret : vous ne verrez pas une femme dans la Légion étrangère, pas plus que dans un sous-marin et ce pour des raisons techniques et physiques.

### **Nadia AUBIN :**

Madame PIERRON, vous avez prévu l'intervention de Gérard CARDONNE au sujet de son dernier voyage, voulez-vous nous le présenter.

### **Claudine PIERRON :**

Gérard CARDONNE, écrivain, vice-président de notre association (IWR) s'intéresse beaucoup aux problèmes des femmes. Il revient d'Afghanistan où il est allé inaugurer sa deuxième école de filles. Comme vous l'avez sans doute lu dans la presse, accompagné du Gouverneur de BÂMYIÂN<sup>\*4</sup> avec qui il souhaite organiser une action pour le mois de mars il a été reçu par Adrien ZELLER. Je lui ai donc demandé de nous parler de ce voyage.

### **Gérard CARDONNE :**

Je suis très engagé sur le droit des femmes dans le monde, mais ce n'est pas pour les femmes, c'est pour les êtres humains. Quand une femme (une jeune sud-africaine) est massacrée comme je l'ai vu il y a trois semaines en Afghanistan, tuée par deux balles dans la tête parce qu'elle est une femme et qu'elle roule à bicyclette (connotation érotique !), ce n'est pas elle que je protège, ce sont les êtres humains parce qu'ils font la même chose avec les hommes.

C'est vrai que dans la chaîne humaine, la femme est toujours le maillon faible, c'est la raison pour laquelle je fais cela.

Je suis allé en Afghanistan la première fois à l'occasion d'une conférence sur les droits des femmes (c'était au Tadjikistan). A l'époque nous avions un gouvernement très pro-taliban, ces derniers étaient reçus à Paris, mais jamais le commandant MASSOUD<sup>\*5</sup>. Moi je suis allé en Afghanistan, Massoud m'a envoyé un hélico et reçu chez lui. Je me suis pris d'admiration pour cet homme. Je mets mes actes en accord avec mes paroles comme je l'avais déjà fait en Bosnie à titre personnel, contre mon Gouvernement dans ces deux cas. J'ai promis à Massoud de faire une école. Les enfants étaient sous des tentes, assis sur des cailloux, pas de papier, pas de crayons, des professeurs qui n'étaient pas payés depuis un an. D'un côté la vocation, chez nous le corporatisme...

Massoud m'a dit qu'un jour l'Afghanistan serait libre et que l'avenir c'était ces enfants. Je lui ai dit que j'étais prêt à rester avec lui pour combattre. Il m'a répondu qu'il n'avait pas besoin d'une kalachnikov de plus mais qu'il fallait les aider en parlant d'eux.

Quand je suis rentré en France, j'ai écrit un livre, "*La nuit afghane*", dont il m'a fait la préface que j'ai reçue huit jours avant son assassinat<sup>\*5</sup> et j'ai tenu ma promesse.

J'ai mis quatre ans pour récupérer de l'argent et faire ma première école. Je vends mes livres et je donne mes droits d'auteur, je donne des conférences et je reçois des dons.

J'ai fait là-bas également une salle d'art avec trente trois peintres français et étrangers. Ensuite, je suis monté à BÂMYIÂN où j'ai rencontré la Gouverneure<sup>\*4</sup>, (la seule femme Gouverneur d'Afghanistan), avocate des droits de l'homme, ministre de la condition féminine.

Les Taliban ayant abattu les Bouddha, abattant la culture, je lui ai dit vouloir faire une école car c'est une arme de culture. Les Taliban n'aiment pas les femmes, ils défigurent les institutrices, vitriolent une petite fille, détruisent les écoles pour filles.

J'y suis retourné il y a trois semaines pour inaugurer ma deuxième école, à KHOLAN KASH. Je suis arrivé à KABOUL dans des conditions pas évidentes en ce moment. Pour se promener en tant qu'occidental dans Kaboul, il est préférable de se noyer dans la foule, sans tout un attirail de kalachnikovs et de gardes.

Je suis parti pour BÂMYIÂN où j'ai retrouvé la Gouverneure et nous sommes partis en voiture équipée d'une mitrailleuse, dans la montagne. J'étais très ému et nous avons terminé le chemin à pied, sur une piste, acclamés par 3500 personnes (des femmes, des hommes, des enfants). Nous avons inauguré l'école avec le chef du village, l'imam qui a béni l'école, le directeur de l'école qui a fait son speech, les petites filles qui sont venu chanter. Nous avons levé le drapeau afghan, l'hymne national et nous avons tous fait un petit discours.

C'est une deuxième école pour 600 filles.

Beaucoup de gens critiquent. Moi j'ai un passé d'ancien officier et j'ai honte pour mon pays quand je vois le Parlement qui a fait opposition pour les soldats en Afghanistan. Je sais ce que c'est que de se battre et entendre par derrière les politiques qui vous plantent des poignards dans le dos. Les soldats qui ont été tués l'on été une deuxième fois par "*Paris match*". Imaginez-vous la tête des parents qui ont reconnu, présentée sur une photo, la montre de leur fils !

Quant aux parlementaires qui ont voté contre, c'est la même catégorie. Ce sont toujours les mêmes qui trahissent l'Armée française. Quand on envoie des soldats, on ne les trahit pas. Les soldats qui partent sont jeunes et ils sont formés. Ils craignent surtout les mines et les embuscades contre lesquelles ils ne peuvent rien. Là-bas, il n'y a pas un soldat des troupes opérationnelles qui dit qu'il ne faut pas y aller. C'est une décision politique.

Je suis 100% pour l'envoi de troupes de renforcement en Afghanistan. Il faut éradiquer le mouvement d'*Al qu'Aïda*. Ils sont déjà chez nous. Mais il n'y a pas que le côté répressif, il faut faire un effort extraordinaire d'économie, de santé. Il faut s'occuper des gens. Dans les deux villages où je suis allé, il y avait trente ans qu'ils n'avaient pas vu un occidental. Dans un village, ils ont perdu cet hiver 10% de la population à cause du froid et de la faim.

Pour ce qui est des femmes, le Parlement afghan est composé d'un tiers de femmes et en France combien ? Les femmes tunisiennes ont eu droit à l'avortement avant les Françaises.

**Nadia AUBIN :**

Nous avons bien compris votre combat, la manière dont vous pensez qu'il faut le mener en Afghanistan par le savoir, par la culture, par la résistance.

Madame PIERRON, que pouvons nous faire de plus, comment agir avec votre association ou chacun à son niveau pour dépasser ces stéréotypes dont nous avons parlé ce soir.

**Claudine PIERRON :**

Je pense vraiment que ce sont les femmes qui doivent se prendre en main, sans systématiquement s'opposer, sans aller aboyer à droite ou à gauche, il faut agir. J'ai vu des femmes décolletées jusqu'au nombril se demander pourquoi les hommes les regardaient, mais il ne faut pas aller au devant ! Les femmes doivent s'assumer en tant que femmes, sans complexes mais ne pas aller au-delà, simplement une égalité dans ce sens là.

**Evelyne GALL :**

Sur les chiffres que vous avez donnés, je peux vous en donner concernant notre profession qui n'est pas très importante en nombre. En France nous sommes 450 et actuellement nous sommes environ 25% de femmes. C'est une profession réglementée, régie par des textes de lois qui prévoient les conditions d'accès, qui a également un Ordre national comme les huissiers et les notaires en matière juridique et les médecins en matière de santé. Cet Ordre a eu une seule fois une femme Président, en l'occurrence moi-même, dans les années 2004/2005 et ceux qui m'ont succédé sont toujours des hommes. La présidence d'une telle profession par une femme s'est faite avec étonnement au départ mais sans difficultés et avec une grande acceptation de la part de tous les hommes qui font ce métier.

Cela confirme qu'il faut aller de l'avant, ne pas se poser de questions même si par moments il y a des embûches.

**Claudine PIERRON :**

Je pense que nous avons dit l'essentiel. Les femmes ne doivent pas se dire je n'arriverai à rien. Effectivement, elles doivent aller de l'avant, s'assumer. Moi je suis pour la cohabitation hommes/femmes. Notre association est composée d'hommes et de femmes, une Présidente, un Vice-président.

Je tiens à vous remercier pour vous être déplacés Je pense que la qualité du débat était là. Merci à nos intervenants et à Nadia AUBIN.

Bonne fin de soirée à tous.

Claudine PIERRON



## ANNEXE :

- \*1 Traité de Rome - mars 1957
- \*2 STENGER plâtre et staff - Strasbourg
- \*3 Source : Rapport d'activité 2007/2008 de la délégation du Sénat aux droits des femmes et à l'égalité des chances entre les hommes et les femmes.
- \*4 Madame Habiba SARABI
- \*5 Massoud : surnommé « Le lion du Panshir », assassiné le 9 septembre 2001, 2 jours avant l'attentat du World Trade Center